

les bahuts du rhumel

ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

LA LANGUE ARABE, LA RUE ET LE BAHUT DANS MA VIE

Je suis née à Souk-Ahras le 27 juillet 1911, et, à cette époque, mes parents étaient logés dans un immeuble qui n'était séparé de la mosquée que par une rue large de sept à huit mètres.

Aussi, dès le berceau et dès que mes oreilles purent percevoir des bruits, les premiers sons que j'ai entendus, en même temps que les gentilles dits par mes parents, ont été ceux de l'appel à la prière que le muezzin de la mosquée lançait dans l'air, du haut du minaret, cinq fois par jour, suivant les prescriptions de l'Islam.

Vous allez en rire, mais je crois fermement qu'avec le temps (j'ai grandi dans cet appartement jusqu'à l'âge d'entrer au lycée), il s'est fait peu à peu une communication subtile entre la langue arabe et mon intelligence.

Ajoutez à cela que, dans la rue où j'allais jouer, mes petits compagnons de jeu

furent tous des yaoulidi habitant, avec leurs parents, dans des maisons faisant suite à celle où nous vivions ; il est donc inutile de préciser que nos échanges verbaux, surtout dans le domaine des insultes, se faisaient toujours en arabe.

Arrivant au lycée en 1922, j'avais donc déjà un certain bagage dans la langue du prophète Mohamed.

Cela étant, quand M. le professeur Calot, nous ayant accueilli dans son bureau, ma mère et moi, demanda quelle langue vivante je voulais étudier, ma mère répondit sans hésiter : « L'arabe ».

● Suite pages centrales

MIXITÉ

A la dernière page du numéro 12 des "Bahuts du Rhumel", on voit la photographie de la porte donnant accès au petit lycée de garçons.

C'est par cette porte qu'en 1939, lorsque débuta la guerre, tout le lycée de jeunes filles dut aller s'entasser chez les garçons.

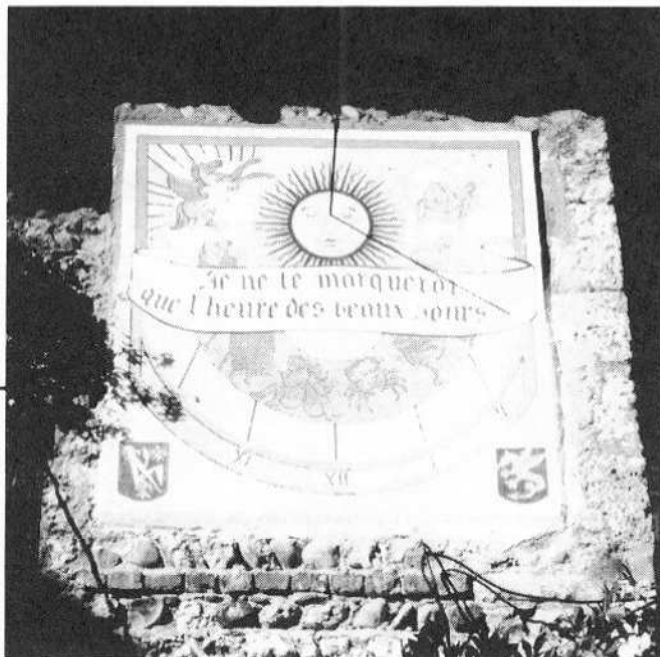
Le premier jour, la cour du grand lycée et celle du petit se trouvèrent soigneusement séparées par une grille... Mais voilà que les surveillantes et les surveillants ne purent empêcher les filles et les garçons d'accourir à ces barreaux, pour échanger des conversations.

Le résultat ne se fit pas attendre : dès le lendemain, la grille fut couverte de planches très solidement clouées.

De la même façon, chaque fois que la chose fut réalisable, des salles de classe furent coupées en deux par une cloison...

Et voici que, le jour de la composition, notre professeur de français, Mlle Buono, fut très étonnée de trouver beaucoup de formules chimiques dans les copies... venues du cours - masculin - de chimie qui s'était donné, au même moment, de l'autre côté de la cloison.

S.G.



ASSEMBLÉE AU SOMMET

Lyon du quotidien: confluent de la douce Saône et du Rhône majestueux.

Lyon du samedi 4 octobre 1997: confluent de Laveran et Aumale, ALYCéenes et ALY-Céens du Rocher, venus de ce qu'il est convenu (par qui?) de nommer "les quatre coins de l'Hexagone"; d'Helvétie aussi, et du très insulaire United Kingdom...

La capitale des Gaules a hissé son grand pavois aux couleurs (passées depuis) de l'été indien, le mistral ayant assuré la toilette d'un ciel à la réputation quelque peu cotonneuse.

Réunion au sommet oblige, on jouit d'une vue panoramique circulaire, à ce trente-deuxième étage de la tour du Crédit Lyonnais, à laquelle sa

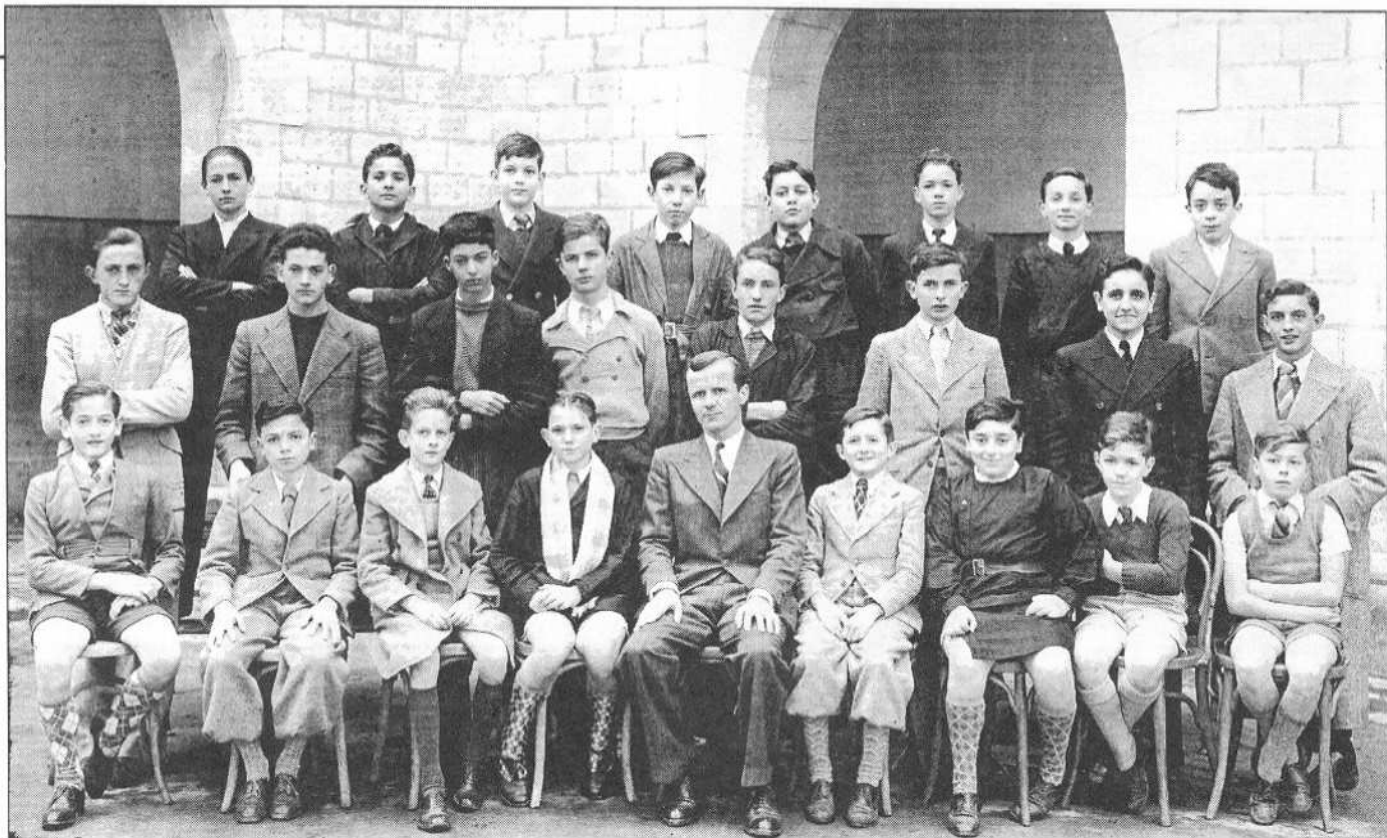
skycraperienne émergence et son sommet conique ont fait attribuer un sobriquet expressif: "Le Crayon".

C'est donc la-haut, presque au septième ciel, dans la salle "Confluent" au nom symbolique, que se déroule cette assemblée générale 1997, chapeautée elle-même par les 87 printemps indiens de l'ami Raymond Filhol qui fut potache en sixième à la rentrée scolaire de 1922.

Où êtes-vous, tables garnies de graffiti et chaises usées par les fonds de culotte (jupes et blouses itou) de nos vieux bahuts cirtéens?... La "classe" réunie face à Jean Malpel dispose d'élégants sièges aux assises et dossiers à fond de



"Je ne te marquerai que l'heure des beaux jours", annonce le cadran solaire de Pérouges (photo Betty Philip). Et il n'y eut que de beaux jours et de belles heures, les 4, 5 et 6 octobre, lors de nos journées lyonnaises, avec une assemblée générale pleine de jeunesse, à l'image du grand Ancien, Raymond Filhol, au premier plan sur la vue générale de la salle, prise par Michel Sadeler.



AUX QUATRIÈME AA'1 DE 38-39 ET A TOUS LES AUTRES

Quelle surprise de me retrouver brusquement happé en arrière par la grâce d'une photo et plongé dans un passé qui me paraît maintenant merveilleux !

Je revois ce coin de cour, à gauche en entrant, où nous installait, dans une lumière selon lui propice, l'envoyé de la maison « Tourte et Petit-Pain » : j'écorche à dessein, pour raison mnémotechnique, les patronymes servant de dénomination sociale aux dirigeants d'une si louable industrie qui nous vaut notre survie.

Ce qui me frappe dans cette image représentant des élèves de quatrième, bien jeunes par définition, c'est le sérieux de leur maintien, leur gravité et l'on peut dire leur maturité.

Déjà, l'adulte responsable perceait sous des traits qu'on n'ose vraiment plus qualifier d'enfants. Je ne crois pas que les jeunes d'aujourd'hui, de même niveau scolaire et appelés pourtant à recevoir leur majorité à 18 ans, présentent de telles qualités. Plusieurs en sont certes dotés, non pas tous comme ici.

Et, au vrai, le programme qu'on leur donne actuellement à étudier n'égale pas celui qui était le vôtre : vous aviez des connaissances déjà élaborées en grammaire latine puisque vous saviez décortiquer, dans votre classe, la phrase savamment construite de César qui fut grammairien avant de devenir général, ou jouer des déclinaisons et conjuguais grecs ; vous aviez vite dans

deux langues vivantes et vous étiez capables d'échafauder un récit cohérent en un français correct et présentable, comme en témoignent les bonnes copies que j'ai conservées de vous.

J'ai certes connu de bons éléments par la suite, en métropole où j'ai dû terminer ma carrière. Mais, en réfléchissant longtemps après sur le sort qui m'avait conduit dans votre province éloignée, si différente de ma Saintonge natale, j'ai compris qu'il m'avait favorisé.

Il m'avait doté du privilège d'enseigner des matières de haute culture, porteuses de la plus affinée des civilisations humaines, à des esprits bien disposés à en apprécier l'importance et capables d'incorporer ces connaissances assez ardues.

Je me rappelle par exemple l'enthousiasme manifesté par mes élèves lors de la révélation de la littérature courtoise médiévale ou de la haute littérature classique.

C'était votre mérite parce que c'était celui de vos parents qui vous avaient donné les moyens d'être de pair avec de telles études. Ils avaient conservé les vertus et les sagesse qui avaient façonné notre pays et formaient là-bas, îlot préservé, une société-témoin à l'image de ce passé, à son tour reçue et admise comme un modèle par l'environnement humain trouvé sur place.

Ce qu'on enseigne de nos jours sous des appellations toujours les mêmes, appartient à un savoir

moins élaboré et plus flou, et ceux qui sont dans la position que vous occupiez jadis — et il en reste, heureusement — vous imitent avec plus de peine.

Vous m'avez demandé des souvenirs. Je n'en conserve pas de précis concernant l'année qui nous a rassemblés, sinon les écrits évoqués plus haut, et pourtant, en mettant un nom à tous ces visages grâce à la liste jointe, je les vois qui s'animent et certains avec une étonnante acuité.

Une première vague de sept ou huit noms me revient tout de suite, immédiatement familiers. Puis une deuxième. Je reprends le cliché et les huit derniers s'éclairent à leur tour. Il me semble presque que je vais leur parler ou les entendre tant leur aspect physique apparaît assez proche... par exemple pour deux ou trois du rang du milieu.

Je voudrais me défendre de citer aucun nom, crainte d'avoir l'air d'oublier les autres. Mais non, je vais en prendre un, d'abord parce qu'il m'a été indiqué, mais surtout tout simplement parce que le hasard l'a placé en début de liste : il s'agit par conséquent de Lacombe, le premier en haut à gauche, par qui on commence naturellement l'énumération, et qui résume bien l'impression que me donnait l'ensemble,

comme il a été dit au début. On le voit calme, posé, réfléchi et disposé dès cet âge à bien remplir une carrière d'homme mûr et d'utile citoyen.

Je pense, ou je désirerais, être entendu de ceux que vous étiez, et qu'en un sens vous demeurez pour jamais : cette année que nous avons vécue ensemble était quelque chose de rare et d'unique. Je ne le savais pas, et vous non plus sans doute. Ce quelque chose s'apparentait, en petit mais en exact, à ce qu'on désigne sous le nom de bonheur.

Peut-être ces moments vous reviennent-ils ? Il me semble que ce sont les années de jeunesse qui vont de la douzième à la quatorzième-quinzième année, qui sont les meilleures de l'existence.

On se dépêche de l'enfance, les responsabilités de l'avenir ou les inquiétudes à son sujet ne se font pas encore jour ; on éprouve une sensation d'arrêt du temps, de stabilité et de quiétude avant les doutes ou les tempêtes.

En ce temps-là, je n'avais pas encore à être votre guide, comme le deviendraient les maîtres des classes d'examen. Je n'étais que votre associé. C'est ce que vos images me rappellent. Je suis heureux d'avoir été placé près de vous en un pareil moment.

Et je vous en remercie.

Alcambouliv

La quatrième A A'1 de 1938-1939. De haut en bas et de gauche à droite, Lacombe, Astier, Maurin, Jonathan, Laborde, Mekdade, Salvia, Attali ; puis Seguin, Tobiana, Yaya, Sicard, Bernier, Bourriane, Toutou, Fougerouse ; puis Renucci, Valle, Cazeaux, M. Cambouliv, Landi-Benos, Laloum, Gaillard, Sandral-Lasbordes.

LYCÉENNES

Avez-vous vu, dans Constantine,
Ces belles au regard si doux,
Dont la chevelure est divine
Et dont la naissante poitrine
Fait cligner bien des yeux jaloux ?

Elles ont des airs de déesse
Et, comme le ciel leur fit don
De la grâce et de la tendresse,
Elles se prosternent sans cesse
Devant l'autel de Cupidon.

Les lycéennes sont charmantes
Pour bien des galants, mais pourquoi
Ces gracieuses élégantes
Sont-elles tristes et méchantes
Pour les potaches comme moi ?

Si mes souvenirs sont fidèles,
Je sais qu'un dimanche matin,
Courageusement, l'une d'elles
Me fit voir trente-six chandelles
Du revers de sa blanche main.

Qu'avais-je fait, mademoiselle,
Pour ainsi vous scandaliser ?...
Ah ! Je vois : vous êtes si belle
Que, ce matin-là, j'eus le zèle
De vous dérober un baiser...

Est-ce donc mal, quand on courtise
Une jeune fille aux yeux bleus ?
Et, d'ailleurs, il faut que je dise
Qu'une fois, je vous ai surprise
Au square, avec un amoureux.

Hélas ! Je n'ai rien dit, mon ange,
En vous voyant sur ses genoux,
Car cela n'était pas étrange
Que tous deux vous fissiez l'échange
De baisers bien longs et bien doux.

Celui qui fit votre conquête,
Mignonne, était pourtant bien laid :
Il était maigre, long, noir, bête
Et quelques poils roux, sur sa tête,
Se dressaient quand le vent soufflait...

Jean ALESSANDRI (1921)

LA LANGUE ARABE, LA RUE ET LE BAHUT DANS MA VIE

● Suite de la page 1

Et c'est ainsi que, sous la direction de mon premier professeur d'arabe, M. Lentin, j'ai commencé à compléter la science que j'avais précédemment acquise dans la rue.

Il faut préciser que, pendant les deux premières années, en sixième et en cinquième, le programme s'en tenait à l'étude de l'arabe dialectal, c'est-à-dire celui qui était parlé autour de nous par nos voisins et amis.

Cette étude portait surtout sur la conversation courante, avec quelques notions de grammaire : conjugaisons, pronoms divers, calcul, etc.

M. Lentin était un charmant homme, qui savait distraire sa classe tout en lui inculquant les éléments nécessaires. Il était très strict dans la tenue des cahiers, et quand il donnait des leçons à apprendre, il avait une manière très personnelle d'indiquer la date des jours où il nous interrogerait.

Il avait aussi l'habitude, quand un élève avait obtenu sa permission de quitter la classe à cause d'un besoin pressant, de lui poser, au retour, en arabe naturellement, la question : « T'es-tu bien soulagé ? » et, suivant la réponse, il louait Dieu (toujours en arabe)... et il ajoutait

en s'adressant à toute la classe : « Il aime sa mère et il pleure aux enterrements. »

Toute la classe pouffait alors de rire, mais le sérieux revenait très vite.

Il avait aussi la manie de venir essuyer sa main blanche de craie, quand il avait fini d'écrire au tableau, sur les cheveux de l'élève qui était le plus proche de lui.

Enfin, il ne manquait jamais l'occasion de dire une plaisanterie.

En quatrième, commencèrent les cours d'arabe littéraire. Cela devenait sérieux car il s'agissait d'une tout autre technique que celle que nous avions pratiquée auparavant.

En effet, nous avions à apprendre des règles de grammaire très exigeantes : la syntaxe, la place des mots dans la phrase faisaient qu'ils étaient affectés d'une nouvelle voyelle différente suivant qu'ils étaient sujet ou complément direct ou indirect.

En fait, nous étions en présence d'une langue entièrement nouvelle pour nous, et il fallait donc se perfectionner dans son apprentissage.

Nous étions aidés dans cette tâche par M. Gourliau, auteur d'une grammaire tout à fait remarquable, et sa pédagogie était d'un grand secours dans nos études.

Il était plus âgé que M. Lentin, d'une belle stature, avec

un visage barré d'une magnifique moustache bien blanche qui convenait parfaitement au sérieux du personnage.

Un troisième professeur d'arabe, M. Hamouche, succéda à M. Gourliau, mais je ne l'ai pas suffisamment connu pour pouvoir en parler ; d'autres camarades plus jeunes que moi le feront peut-être...

En ce qui me concerne, je faisais le maximum pour progresser, mais je ne me doutais pas, alors, que les efforts que j'accomplissais seraient récompensés un jour.

En effet, après diverses péripéties et une année terminée sans succès à la faculté de Droit à Paris, je revins à Alger pour reprendre les cours de Droit.

Me promenant un jour rue d'Isly, je reconnus de loin, parmi la foule, mon vieux camarade Gaston Soulié, que j'avais perdu de vue depuis que nous avions quitté tous deux le lycée de Constantine.

Il était en uniforme militaire et coiffé d'un magnifique képi avec bandeau de velours bleu-roi éblouissant.

Après de chaleureuses accolades, il m'apprit qu'il avait passé le concours que l'on appelait à l'époque, « concours des interprètes militaires de langue arabe ». Il commençait ainsi une carrière militaire qui devait se terminer pour lui, après son passage dans la Diplomatie, comme ambassadeur de France à Djeddah, en Arabie Séoudite.

Après m'être enquis des conditions d'accès au concours, je fis le nécessaire pour être admis à postuler, et je fus reçu en mars 1933, pour entrer dans une carrière militaire que je suivis jusqu'en 1958, grâce à mes connaissances en langue arabe, auxquelles s'ajoutèrent, pendant un séjour de onze ans au Maroc, l'apprentissage des dialectes berbères.

A l'heure où je dresse le bilan de mon existence, je me félicite du choix fait après ma rencontre avec Soulié, car j'ai fait un métier passionnant, surtout à travers l'Afrique du Nord, pour terminer comme professeur d'arabe à l'Ecole d'application de l'Infanterie quand elle était encore à Saint-Maixent.

Raymond FILHOL.

Commandant honoraire
Officier de la Légion d'honneur
Croix de guerre 39-45
Croix de la Valeur militaire
avec palme
Officier d'académie
et autres ordres.



Classe de sixième en 1922-1923. De gauche à droite et de haut en bas : Dasnière, Clouet, Adda, Béghain, Bel, Daniel, Boubli, Calléja, G.Barkatz, Jaulin, Tissier, puis Miguères, Zinat, Adda, Contant, Dollé, Staletti, Sidoun, Barkatz, Vieux, Benmati, puis Benelmadjat, Livie, Cohen, Bourrut, Cohen Tenoudji, Pomme, Boldoduc, Renucci, Gormand, puis Rondenay, Damas, Berthiault, Masselot, Figarella, Reygasse, Reynaud, Cohen, Filhol.

RECHERCHE

Notre ancien professeur, M. Camboulives a égaré, au cours d'un déménagement, les listes de ses élèves entre octobre 1934 (date de son arrivée au lycée de garçons de Constantine) et juillet 1940. Or, ne pourrions-nous pas - grâce à des photographies de classe, des palmares ou quelques autres documentations - nous attacher à la reconstitution de ces listes? Merci, à tous ceux qui voudront bien participer à ces recherches.

DANS VOTRE COURRIER DANS VOTRE COURRIER

● Yves CASHA

J'ai apprécié l'Annuaire, en particulier les dates de début et de fin de séjour au lycée. Malheureusement, je trouve peu de lycéens de mon époque: 1944-1951; il est vrai que j'ai connu l'Association par hasard, grâce à un camarade plus âgé que moi.

● Michel SADELER

Je cherche l'adresse de Janine Cabannes, ancienne condisciple à Alger, de mon épouse. Son frère Raymond est décédé depuis quelques années; je l'avais revu à Vichy, vers 1965, lors d'une réunion du Lion's Club... Claude Moreau s'est donné "bien du mal" pour l'annuaire et le dossier de l'assemblée générale; nous avons épluché ces documents avec une grande admiration pour leur auteur.

● Claude WILLIEN

L'Annuaire m'apprend que Claude Moreau m'a précédé de peu à Aumale, et qu'il est aussi de la promotion qui m'a accueilli, boulevard Victor à Paris, en 1951. Il pourra donc ajouter, dans les informations me concernant: "Supaéro" (en un mot, selon la nouvelle règle) IHEDN. A noter qu'il a, comme voisin d'annuaire, Madinier, ancien collègue de l'Aérospatiale, qui habite à proximité de chez moi, à Rocheville. Bravo pour le magnifique travail accompli!

● Madeleine IRONDE

Bravo pour la présentation de l'annuaire! En regrettant que bon nombre, parmi nous, n'aient pas jugé bon de donner le maximum de précisions, comme cela eût été souhaitable.

● Emile NIZIER

Merci d'avoir adressé un exemplaire de l'annuaire à notre amie Mme Thomas... Mon épouse et moi avons apprécié l'excellente organisation de la réunion de Lyon, ainsi que la qualité des différentes prestations fournies.

● Yvonne BOUJOL

J'ai été très touchée par les témoignages de cette amitié de longue date si chère à Maurice. Je vous en remercie, en souvenir de ce passé heureux et inoubliable. La santé de mon mari ne nous a pas permis de rejoindre plus souvent le groupe des lycéennes et lycéens, et nous l'avons bien regretté. En tant que "vieille Constantinoise", je reste donc très attachée - en pensées tout au moins - à l'Amicale, et je suivrai son évolution, avec peut-être un petit pincement au cœur.

Mes enfants sont très attentifs et m'entourent de leur affection. Mais, ne voulant en rien perturber leur vie, j'essaierai de surmonter cette période difficile: 54 ans de mariage ne s'effacent jamais...

Merci de m'avoir accompagnée dans cette épreuve, et merci encore à tous les anciens qui auront eu une pensée pour Maurice...

● Jo POZZO DI BORGIO

C'est à La Grande Motte que j'ai reçu et parcouru le nouvel annuaire et le dossier de l'assemblée générale. Je suis confondu d'admiration. Merci d'honorer ainsi notre Fratrie, et merci de la délicate attention d'emploi du "pins"!

● Guy CANIOT

L'annuaire est une excellente publication dont il convient de remercier et féliciter l'auteur. Pour ce qui concerne ma propre rubrique, je me perds en conjectures quant à la signification de l'étiquette "chevalier" qui m'est attribuée. Je ne vois pas à quoi elle correspond. Certes, il y a plus d'un demi-siècle, j'ai été nommé chevalier de la Légion d'Honneur, mais j'ai cessé de l'être, ayant eu, depuis parait-il, d'autres titres qui m'ont valu la promotion au grade d'Officier, puis de Commandeur. Tout ceci n'a, d'ailleurs que peu d'importance, l'essentiel étant de poursuivre l'oeuvre du souvenir et de maintenir les liens fraternels...

● Jean MARCHE

Merci à Claude Moreau pour l'organisation parfaite de notre séjour à Lyon: hôtel excellent (probablement le meilleur), repas variés, visites intelligentes; sa présentation du programme était d'ailleurs un "avant-goût" de sa réussite.

● Jeanne COGNE

C'est avec plaisir que j'ai parcouru le nouvel annuaire, de format et d'imprimerie agréables. J'y ai relevé le nom de camarades de classe, mais eu la peine de lire le décès d'Ernest Schlegel, et celui de Jean Orosco qui avait été élève de ma mère, Mme Foix, à La Meskiana.

ASSEMBLÉE AU SOMMET

● suite de la page 1

velours corail, et la table présidentielle - sinon magistrale - est recouverte de fin bureau.

L'auteur de ces quelques lignes a connu, jadis, au collège de Philippeville, un professeur à luelette délicate, qui enseignait l'anglais à l'aide d'un porte-voix... Grâce au progrès, notre président se voit nanti de deux microphones...

L'un se tient à la main, avec l'expressive mimique de l'homme sapiens léchant son cornet de crème glacée, l'autre peut se cliper d'un geste à un revers de veston ou sur une robe, comme l'un des badges inclus par Claude Moreau dans son très complet vade-mecum du Parfait Congressiste Lyonnais.

Peut alors se dérouler l'assemblée générale dont la relation fidèle a été insérée en encart dans le numéro 16 de nos "Bahuts du Rhumel"...

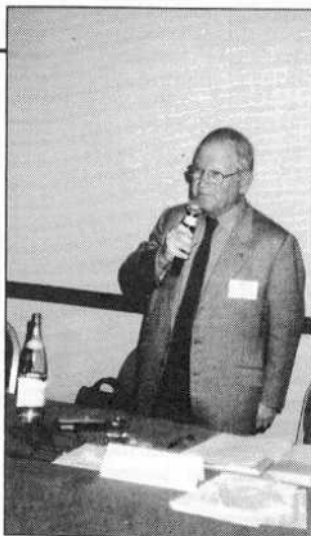
En fin de séance, retour à quelque similitude avec autrefois, quand chacun vient "rendre sa copie": la feuille sur laquelle est inscrite sa préférence pour les lieux où il souhaite que se tiennent l'assemblée générale 1998 et ses divertissements satellites.

Mise en appétit par la satisfaction du devoir accompli, la

Fratrie chère à Jo, notre président d'honneur, va prendre place aux tables circulaires formant archipel autour d'un "continent" où cascade un buffet à laisser quelque peu rêveurs maints potaches de jadis souvent confrontés à des menus un tantinet plus spartiates.

Agréablement close par cette désinence hautement gastronomique, la Confluence 1997 peut aller s'adonner aux réjouissances nautiques, artistiques gastronomiques et touristiques prolongeant son séjour dans la bonne ville du célèbre Guignol...

B.R.



En haut, le Président a fait son choix entre les deux micros. Au milieu, la Fratrie à la découverte des merveilles médiévales du vieux Pérouges (photo Simone Malpel). En bas, Josette Fabrycy Bonici, Yves et Jeanne Musy Fisher, Janine Izaute Aubrun et André Pehau (photo Betty Philip).

CHAPEAU !

Simple mais remarquable détail à signaler. Au cours de son rapport financier, Claude Moreau révéla que l'un de nos camarades - auquel il avait dû adresser une lettre de rappel en lui signalant qu'il n'avait pas encore payé sa cotisation pour l'année en cours - lui avait expédié, non seulement la somme dont il était redevable, mais encore LES TROIS FRANCS du timbre ayant servi à affranchir la lettre de rappel...

les bahuts du rhumel

- Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77330 Le Mée-sur-Seine
01.64.37.15.40
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg-Saint-Maurice
04.79.07.29.31
- TRÉSORIER :
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01.45.49.08.77

l'edilweiss - ☎ 04.79.07.05.33

Notre amie Michèle Eichelbrenner, ancienne de Laveran et fille de Roger Biesse ancien d'Aumale, a trouvé ce document rédigé par Clément Ader, créateur du premier aéroplane ayant effectivement volé — l'Avion, bien nommé — et pionnier de l'aviation. Une aviation dont on peut penser qu'elle prit son essor depuis le Rocher constantinois, après avoir lu ces lignes tirées de "L'Aviation militaire", éditée chez Berger-Levrault.

CONSTANTINE BERCEAU DE L'AVIATION

Qu'on nous permette, ici, de relater sommairement l'excursion d'études que nous fîmes dans la province de Constantine au mois d'octobre 1882.

Embarqués, un soir à Marseille, sur la "Ville d'Oran", nous arrivâmes le surlendemain de très bonne heure à Alger. De là, d'escale en escale, nous débarquâmes à Philippeville (1) où nous ne séjournâmes que le temps suffisant pour prendre le train qui devait nous emmener à Constantine où, d'après les indications que nous avions recueillies, les vautours se trouveraient en plus grand nombre.

Nous avions pris place sur la plate-forme d'un wagon pour mieux voir se dérouler le paysage et surtout en cas qu'il apparaisse quelque vautour.

Le train avait filé jusqu'à l'oasis (sic) du Hamma sans en rencontrer ; cependant, vers les hauteurs rocheuses, à l'endroit escarpé où un point noir marque pittoresquement l'entrée du tunnel, sous une forme vague, lointaine, nous crûmes en reconnaître un : le gros oiseau planait en descendant près du flanc du rocher, pendant que le convoi gravissait la rampe.

Il se rapprochait de nous, grandissant ; déjà, nous admirions ses grandes ailes largement déployées lorsque — à notre grand désappointement — la locomotive s'engagea dans le tunnel.

Peu de temps après, nous étions en gare de Constantine. De là, passant sur le pont d'El Kantara qui relie les deux rives du profond ravin au bas duquel coule le Rummel, nous étions tout yeux, depuis l'impériale de la voiture, pour découvrir quelques-uns de ces grands rapaces qui — nous avait-on assuré — fréquentaient cet immense précipice... mais il était désert.

Notre première question, en arrivant à l'hôtel, concerna les vautours. Rien n'était plus facile, nous répondit-on, on en voyait partout.

Le lendemain, de bonne heure, nous revînmes sur le pont d'El Kantara surplombant l'abîme ; de cette hauteur vertigineuse, nous pûmes explorer toute la partie centrale jusqu'où le Rummel disparaît sous les roches.

Puis, en aval du ravin, nous descendîmes aux cascades, baigns, bosquets et promenades : magnifique et fraîche oasis remplie de charme et — malheureusement aussi — de fièvres. Nous remontâmes de là, non sans peine, en plein soleil, ruisselant de sueur, pour aller en amont du Rummel, à l'entrée du ravin, dans le voisinage de la belle ruine de l'acquéduc romain.

Au moulin qui s'y trouve, le meunier — homme très complaisant — nous donna toutes sortes de renseignements sur les vautours : il en avait vu, lui, beaucoup et souvent. Quant à

nous, ni au commencement, ni au milieu, ni à la fin du ravin, nous n'en avions aperçu.

De retour à l'hôtel, le garçon, ancien zouave, nous conseilla d'aller dans un certain quartier où l'on déposait les gadoues, les ordures ménagères de la ville ainsi que leurs issues, et qu'immanquablement, nous y trouverions de nombreux rapaces puisqu'ils y séjournaient en permanence.

Il nous recommanda de nous faire accompagner par le garde-champêtre arabe dont l'habitation se trouverait sur notre chemin.

Une petite cour précédait la maison. La porte, légèrement entrebaillée, se trouva — en poussant — largement ouverte. Aussitôt, trois ou quatre jeunes femmes éclatèrent de rire, mais une atroce vieille se précipita sur nous, avec des imprécations inintelligibles et nous referma la porte au nez.

Un passant nous objecta que, pour parler au garde-champêtre qui était musulman, il fallait aller le faire à la mairie, mais que ce que nous cherchions n'était pas loin.

Il nous expliqua que la route — si nos souvenirs sont exacts — s'appelait "Bienvenue" (2), du nom de son premier habitant, un ancien soldat de la Conquête qui y résidait encore et y exerçait la profession d'éleveur de pourceaux. Exécré de tous les Juifs et Arabes de la contrée, son établissement, en cas qu'il ne fût pas assez répugnant, était attenant aux gadoues.

Mais où ne serions-nous pas allée pour voir des vautours ?

Laissant la nécropole des roumis à gauche, plus loin, nous trouvions le vétérinaire devant sa maison.

"Nous désirons arriver jusqu'aux vautours. — Ce n'est pas la peine, il n'y en a pas aujourd'hui. — Quand alors ? On nous a assuré qu'il y en avait toujours. — Non. Voyez-vous, sans être un savant, il y a des choses que je connais ; ça dépend du vent. Aujourd'hui, le temps est chaud et calme : les odeurs ne s'en vont pas ; mais quand le vent soufflera, il les portera loin et les vautours arriveront."

Ce raisonnement — quoique faux — nous mit sur la trace du vrai : les odeurs n'étaient pour rien dans le retour des rapaces ; le vent les ramenait. De sorte que nous pûmes noter cette première constatation : **sans vent, les voies aériennes n'existaient pas ; faute**

Clément ADER

L'Aviation militaire

CINQUIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



Avec 55 figures dans le texte et deux planches hors texte

BERGER-LEVRULT, ÉDITEURS

PARIS

NANCY

RUE DES BÉNÉDICTINS, 5-7 | RUE DES GLACIÈRES, 18

1913

de voies aériennes, les vautours restaient sur leurs rochers.

En rentrant à l'hôtel, notre ancien zouave nous présenta un homme d'aspect rude.

"Je me charge, nous dit ce dernier, de vous conduire dans les environs de Constantine, de l'autre côté du ravin, au lieu dit Sidi M'Cid, près d'un fort pénitencier occupé par les turcos, où vous vous trouverez en présence d'autant de vautours et de gypaètes que vous désirerez."

— Allons-y demain !

— Pardon, il nous faut attendre le jour d'une certaine fête musulmane qui arrivera dans quelques mois, à l'occasion de laquelle les femmes arabes vont, en nombre, offrir des victuailles aux grands rapaces, avec la croyance qu'ils épargneront leurs époux et maîtres morts dans les combats ou pendant les razzias.

L'homme — de mauvaise mine — venait se mettre à notre service pour faire n'importe quoi, n'importe quand, n'importe où.

Il nous dit être chasseur et n'avoir peur d'aucune bête, ni grosse ni petite ; en réalité, c'était un braconnier à tous crins, et nous le primes.

A bien y réfléchir, nous nous dîmes que les supplications superstitieuses des femmes arabes ne devaient guère être entendues des vautours, et que ceux-ci, ignorant la fête, n'arrivaient que pour faire ripaille. Nous décidâmes donc de simuler une fête et nous en fîmes part à notre chasseur qui fit d'abord "Hum !"

Un bel appât — d'après lui — était nécessaire ; il savait où le trouver chez un sien ami, au Bardo. Nous lui donnâmes dix francs et il revint avec un âne et son maître, car s'il avait acheté le premier, il avait loué le second pour le même prix.

Pour se rendre sur la hauteur de Sidi M'Cid, après avoir passé le pont d'El Kantara, on a à choisir entre deux chemins : l'un court, très

Suite au verso

PRÉMONITION ?

Clément Ader a conclu son étude sur les voies aériennes par ces mots prémonitoires : "L'Algérie présente la particularité, importante pour l'avenir, d'avoir son territoire sillonné par de grandes voies aériennes dans lesquelles les avions de guerre pourront voler facilement et économiquement, pour conserver à la France, SI ELLE L'A ENCORE, cette partie d'elle-même". Voyait-il déjà des vautours tourner dans le "vent de l'Histoire" ?

● Suite

rampant entre les rochers ; l'autre beaucoup plus long, contournant l'hôpital et le cimetière juif, mais en pente douce. C'est celui que nous choisîmes, tandis que les deux hommes préférèrent passer par le plus direct.

Ils s'y engagèrent. Bientôt, nous vîmes que ça n'allait pas à souhait : le maître, devant, tirant par le licol ; le chasseur, derrière, poussant ferme ; l'âne, au milieu, se laissant faire... ils grimpaient péniblement.

Par le détour, nous arrivâmes le premier ; un peu après, apparurent nos gens, tout en nage. On choisit l'emplacement du sacrifice et le chasseur donna le coup de grâce à l'âne.

La nuit approchait, et le lendemain matin, à la pointe du jour, nous devions revenir, espérant trouver les gros oiseaux rapaces à l'œuvre sur la bête, comme l'avait prédit le chasseur.

Le jour suivant donc, le soleil n'était pas encore levé que déjà nous étions tous rendus. Non seulement, les vautours étaient absents mais l'âne avait disparu. L'endroit était cependant, à n'en pas douter, celui où l'animal avait été abattu.

Le chasseur et son aide, craignant de s'être trompés, explorèrent les alentours et, de loin, nous les vîmes faire des signes. Nous accourûmes et, derrière un mamelon, à notre grande surprise, nous aperçûmes le squelette de l'âne aussi nettoyé que s'il fût sorti du laboratoire du Muséum ; les chacals l'avaient mangé et traîné jusque-là en se disputant.

Ce chasseur — qui, au fond, était serviable — très vexé de s'être laissé dévorer le boricot par de simples chacals, convint qu'il fallait essayer le subterfuge de la fête. À l'aide de son fils, un grand diable de paresseux, il se procura de la compagnie. Quel mélange ! Ils nous arrivèrent en bande, un paquet sous le bras, contenant de vieux burnous et des défroques prêtées par un chiffonnier, pour se les affubler et tâcher de faire croire aux rapaces qu'ils étaient des femmes musulmanes.

Le chasseur était passé au marché pour remplir un panier de déchets d'étal, puis tout le monde se dirigea vers Sidi-M'Cid et put s'y installer vers 9 heures.

Le temps était beau, avec une bonne brise d'ouest. À une hauteur prodigieuse, levant la tête vers un ciel éblouissant, nous vîmes une forme vaporeuse, orange clair, bordée en arc de gris tendre, immobile en apparence : c'était un vautour. Notre œil exercé nous en fit découvrir d'autres. Tous descendaient en faisant des orbes, et leurs ailes se dessinaient, rigides, grandes ouvertes.

Bientôt, ils se trouvèrent près de nous, montrant leur superbe structure et leur allure impressionnante. Sans hésiter, ils se portèrent du côté de l'homme qui leur lançait des paquets de viande. Puis, les provisions épuisées, ils s'en retournèrent par le même chemin, en faisant des ronds, sans le moindre battement d'aile.

Nous étions satisfaits au-delà de ce que nous avions espéré ; néanmoins, il importait de faire mieux ; nos comparses étaient trop nombreux et les vivres insuffisants — ensuite, tous ces oripeaux restaient parfaitement inutilisés.

Le chasseur revint au marché, visita tous les bouchers et emplit jusqu'à l'anse douze grands paniers. Désormais, il n'emmènerait que son fils ; le restant des provisions serait porté par quelques **turcos** du poste gardant le fort pénitencier, que leur lieutenant avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition.

Le lendemain matin, muni de notre jumelle et d'instruments combinés pour l'étude du vol des gros oiseaux, nous nous rendîmes sur les mêmes rochers.

Il ventait encore de l'ouest, plus fortement que la veille : cette fois, la voie aérienne existait nettement, le courant ascendant allant de l'ouest à l'est, devant le grand rocher qui surplombe la sortie du ravin ; quelques centaines de mètres plus loin, le coteau se trouvant en déclivité, il se modifiait en courant descendant.

Nous organisâmes l'expérience de façon à pouvoir remarquer et enregistrer, avec nos appareils, toutes les phases du vol des rapaces.

Les deux hommes furent postés l'un au couchant — **en pleine voie aérienne** — l'autre au levant, sur la pente opposée ; nous-mêmes devions circuler sur le terrain, suivi d'un turco un panier de provisions à la main.

Notre attente ne fut pas longue. Les points vaporeux apparurent, comme la veille, dans les hauteurs atmosphériques. À l'œil nu, ils n'étaient pas encore visibles, et, pourtant, les rapaces avaient déjà compris, dans nos allées et venues, que nous leur apportions des victuilles, nous prouvant ainsi que leur vue était meilleure que la nôtre.

Bientôt, très perceptibles, ils descendirent en foule, se laissant presque tomber tant ils étaient pressés d'arriver.

Nous étions littéralement entourés ; le bout de leurs ailes nous frôlait presque, marquant leur passage par un bruissement assez semblable au passage du vent à travers la feuillée. C'était un spectacle admirable.

Le chasseur ne perdait pas son temps et les vautours manquaient rarement les débris de viande qu'il leur jetait ; justement, c'est lui qui **se trouvait placé sur la voie aérienne**, et nous remarquâmes avec satisfaction que, **de son côté, les vautours étaient très nombreux** ; ils montaient bien haut avec leur proie, puis, une fois avalée, se laissaient choir sur lui pour en happer une autre ; cela **sans un seul battement d'aile** et avec une vivacité d'évolution étonnante.

Ce fut la confirmation évidente de la voie aérienne.

Son fils n'était pas si occupé : les rapaces **dédaignaient d'aller vers lui**, et ceux qui s'y aventurèrent (alléchés par son panier encore plein) revenaient **sans rien prendre**, en donnant péniblement **quelques battements d'ailes**, dépense de force qu'ils ne font que très rarement, dans les cas dangereux ou urgents.

C'est que **le jeune homme stationnait à l'envers de la voie aérienne**, dans le courant descendant.

Cette constatation était non moins importante que la précédente.

Pour plus de certitude et afin de contrôler



Clément Ader
autoportrait

entre elles les deux observations précédentes, nous fîmes **changer le jeune homme de place en le ramenant près de son père** ; la troupe des énormes oiseaux le suivit et son panier fut bientôt vide.

Peu après — au contraire — **nous déplacâmes nos deux aides** pour les poster ensemble sur la déclivité qu'occupait précédemment le fils, tout en distribuant — chemin faisant — des vivres aux vautours qui les recevaient fort bien... mais, insensiblement, leur hardiesse se calma et ils finirent par rester comme suspendus, tournoyant à une certaine hauteur qui augmentait au fur et à mesure que les porteurs de vivres descendaient.

Arrivés au but, hommes et oiseaux restèrent dans leur attitude, les premiers offrant l'appât aux seconds qui ne l'acceptaient plus. Dès lors, **nous leur fîmes rebrousser chemin** pour les faire revenir au point de départ, et les choses se passèrent exactement de même mais en sens inverse : les rapaces redescendirent tous.

Durant toutes ces manœuvres, ils ne quittèrent jamais la voie aérienne. N'était-ce pas la consécration définitive, éclatante, de son existence ?

Les paniers vides, le festin fut clos. Les vautours préparèrent aussitôt leur départ ; sans hâte, ils se mirent à tracer des orbes interminables, et à force de ronds, sans un seul coup d'aile, parvinrent à gagner les hautes altitudes.

On les voyait, tout petits, semés dans la clarté azurée du soleil, s'orienter dans diverses directions et, quoique volant très haut, suivre principalement cette chaîne sinieuse de grands coteaux qui est le prolongement des rochers du ravin et aussi la continuation de la voie aérienne.

Puis, au bout de la jumelle, il ne se trouva plus rien.

1. Les liaisons par terre étaient encore aléatoires et plus longues que celles qu'offraient les transports maritimes.

2. La mémoire de l'auteur semble défaillante : le nom devait être « Bienfait ».

En conclusion de son étude sur le vol des vautours à Constantine, Clément Ader écrivait ceci : " Nous ne pensons pas qu'il soit possible, par le seul raisonnement, de se représenter ces scènes saisissantes. Aussi, nous proposons-nous de les renouveler devant les élèves de l'école d'Aviation Militaire. À l'étude du vol des grands oiseaux, ils auront ajouté celle des voies aériennes ". Il semble bien que ce projet ne fut jamais mis à exécution, la Grande Guerre toute proche devant donner aux aviateurs, d'autres sujets à traiter...